



Écrits mariverains 2010



LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

*Culture,
Communications et
Condition féminine*

Québec 



L'illustration de la page couverture est une œuvre
de Mme Réjeanne Nadeau :

C'était dimanche,

Huile sur toile

choisie *Prix du public* lors de l'exposition collective
Perceptions VIII, en 2009.

ISBN-978-2-980-9683-1-0

Juin 2010

TABLE DES MATIÈRES

MA PREMIÈRE ROBE NEUVE!	1
LA LOUCORNE	2
LE RÉCONFORT, CET AMI.....	4
CHAUD SOLEIL D'HIVER.....	5
IL ÉTAIT UNE FOIS.....	7
LE PROJET ADAM ET ÈVE	10
UN PETIT CAFÉ ?.....	12
LAISSONS-NOUS PORTER PAR NOS ÉMOTIONS	14
HO !!! PEUPLE HAÏTIEN !	15
L'APPEL	17
LA LUEUR	19
LE PLAISIR DE LA PÊCHE	22
QUAND LA MALADIE BOULEVERSE LES RÊVES.....	24
LE SILENCE	29
L'IMAGINAIRE	31
DESTIN	33
IMPITOYABLE	36
LA MYSTÉRIEUSE PYRAMIDE.....	38
L'OISEAU FRAGILE	45
LA TEMPÊTE	47
SI J'ÉTAIS	48
PUBLICATIONS DES AUTEURS MARIVERAINS	49

MA PREMIÈRE ROBE NEUVE!

C'était pourtant une robe bien banale, quand j'y repense aujourd'hui. Mais elle possédait la particularité de n'avoir été portée par personne d'autre que moi. Toutes les autres avaient appartenu auparavant à des tantes, à des cousines, ou même à des quelconques voisines – quand même, c'était un peu gênant que de n'avoir jamais eu une robe en propre. Mais celle-là, elle était bien à moi. Ma mère disait : « C'est une robe en popeline, ma grande ! » Avouez que popeline ça sonnait très bien, « ça tirait du grand » comme on disait par chez nous. Et une fois la tenue sur moi, je vous le confie en toute humilité, j'étais pas mal jolie!

Elle était bleue, cette fameuse robe ! Bleue ! Pas n'importe lequel bleu, non un bleu aristocrate. Vous savez le bleu un peu passé, le bleu du ciel qui ne se décide pas, qui hésite à savoir s'il a envie d'une journée radieuse, ou s'il se réserve pour un orage. Bon, vous allez dire qu'il ne faut pas en faire tout un plat. Mais, si j'ajoutais qu'elle était parsemée de minuscules petites pastilles de velours qui se dispersaient finement sur le tissu soyeux, à la manière d'un damassé discret. Là, je vois vos yeux s'ouvrir tout grand et vous commencez à mieux l'apprécier et à vous dire : « Comme elle devait être élégante ! » Attendez, il faut que j'ajoute, pour couronner le tout, qu'elle avait un ravissant petit col *Claudine* en dentelle.

Ce serait vous cacher l'essentiel que de ne pas ajouter que, plusieurs fois par jour, je regardais ma robe, simplement pour la flatter, pour toucher les petites excroissances. Doucement, je passais la main sur ces onctuosités veloutées, on aurait dit des grappes de bleuets dodus. Je me questionnais bien : comment on avait réussi à les greffer là de façon si harmonieuse ? Parfois, je sentais même le tissu afin de vérifier s'il ne contenait pas l'odeur de ces minuscules fruits.

Devant la psyché de grand-mère, je me pavanais. Comme j'étais un peu boulotte et ronde à cette période de préadolescence, cette robe m'affinait, me donnait l'air d'une vraie demoiselle. Je paraissais bien plus vieille que mes dix ans ! J'entendais mes tantes, à tour de rôle, dire à ma mère : « Il te faudra la surveiller dans pas grand temps, celle-là. » Cette petite robe bleue a été un entre-deux : elle fut pour moi le signe que j'accédais enfin à un monde de femmes !

Denise Riendeau

LA LOUCORNE

Tout au cœur d'une forêt densément boisée par des résineux aux aiguilles bien dressées, dont la cime témoigne de la démesure des falaises escarpées qui l'entourent et qui comme des flèches semblent indiquer la présence d'un château obscur à leurs sommets, régnait avec véhémence, un grand LOUP noir.

Un LOUP féroce, au poitrail imposant, porté par des pattes si puissantes qu'aucune surface ne pouvait empêcher ses griffes de s'y planter. Il avait un museau élancé et retroussé par le mépris, une gueule dégoulinante aux crocs acérés et un regard pétrifiant.

La bête, dernière héritière d'un indescriptible empire dont seules quelques chauves-souris millénaires pouvaient rendre compte de ses méfaits, protégeait sans vergogne son domaine. Un château lugubre de pierres un peu effritées par les années, surplombé par trois tours. Une passerelle filiforme au dessus d'un vide infini, qui mène à une quatrième tour, gérante du territoire. Mais sa richesse extrême, c'est l'ultime réservoir d'eau. Le Seigneur, notre LOUP, en contrôlait chaque goutte. Il alimentait les racines des arbres qui le protégeaient. Il abreuvait les futures victimes qui le nourrissaient et il ne permettait que l'évaporation de la perte qu'il pouvait récupérer.

Toutes les nuits, sans se lasser notre LOUP noir criait à la lune sa suprématie.

Malheureusement, toute chose a une fin et dans le cas qui nous concerne, une faille. Et celle-ci laissait filtrer une douce, silencieuse et fine cascade au pied de laquelle une blanche LICORNE venait sans crainte s'abreuver.

Cette LICORNE avait la grâce des femelles les mieux racées des lignes chevalines. Son ondulante crinière flottait dans l'air. Ses jambes élancées sur des sabots moelleux lui permettaient de se déplacer sans bruit dans les sentiers parsemés de gravier. Au bout de sa longue et délicate corne, brillait une petite étoile. Cette créature était si pure qu'elle ne dégageait aucune odeur pouvant trahir sa présence.

C'est pourtant toutes ses belles qualités qui la mirent en danger. Émerveillés par autant de beauté, les arbres courbaient l'échine pour l'admirer et, frémissant d'inquiétude à son égard, finirent par alerter le grand LOUP noir avec le bruissement de leurs épines. Aussi, les souris ailées voulant la prévenir, faisaient de grands cercles dans le ciel.

Par tous ces gestes inhabituels, le seigneur des lieux en vint à suspecter la présence d'un étranger.

Du haut de sa tour de guet, avec son œil de lynx, il découvrit ce secret jusqu'ici si bien gardé.

La blanche LICORNE se sachant observée, demeura d'un calme surprenant.

Le LOUP de sa voix perçante lui cria : -Hé! La belle! Ne sais-tu pas que je suis le tout puissant ici? De toi, je ne ferai qu'une bouchée.

La LICORNE lui répondit : -Stupide LOUP! Si tu me manges, ta vie sera transformée.

À cette réponse, toute la forêt retint son souffle. Cette pauvre et innocente enfant ne savait vraiment pas à qui elle s'adressait.

L'incrédule LOUP, se mit à rire puis, fou de rage, s'élança sur la LICORNE et la dévora. Il s'abreuva à la cascade et à ses pieds s'endormit après son copieux repas.

Pris d'émoi par ce triste spectacle, les mélèzes perdirent d'une claque toutes leurs aiguilles. Et dans les environs planait un silence funèbre.

Alors s'éleva dans le ciel, dans toute sa plénitude une lune incroyablement éblouissante. Notre LOUP, d'instinct se réveilla pour hurler sa grandeur. Il constata plutôt avec stupeur l'ampleur de son corps et de la corne qui l'ornait de plein front.

Ha! Dit le LOUP! Elle a gagné! Comment ai-je pu être assez bête pour croire que le bien ne pouvait triompher du mal!

La nature a repris ses droits et depuis ce temps là, vit paisiblement, au pied d'une blanche et pure cascade, LA LOUCORNE NOIRE.

Quand les bruits urbains m'assaillent, je me dirige vers un petit boisé de Sainte-Marie, principalement constitué de conifères qui pointent fièrement leur faite vers le ciel.

Dans sa vallée, à la base d'un ancien réservoir d'eau, déferle sur les rochers une petite cascade. Tout en haut des murs cimentés, le temps a réduit en ruines les infrastructures qui contrôlaient son débit. Seul le petit abri d'une statuette a résisté aux intempéries.

Je me plais à croire que mon histoire aurait pu se passer à cet endroit, que l'ombre de la LOUCORNE s'y faufile, puisque chaque fois que j'en reviens, je me sens habitée par une paix renouvelée.



LE RÉCONFORT, CET AMI

Publication posthume

Un ange m'est apparu

Il avait ton visage.

Il m'a réconfortée

En me disant :

« Tu n'es que de passage;

La vie est parfois triste

Mais ne t'en fais pas

Tout va s'arranger

Pour toi les beaux jours reviendront,

Le soleil brillera,

Les fleurs refleuriront,

Le vent soufflera

Pour chanter les louanges de Dieu

Cet être merveilleux

Qui est miséricordieux».»



CHAUD SOLEIL D'HIVER

Après-midi de janvier. Pour prendre l'air et me délier les muscles, je fais ma promenade routinière dans les rues de mon quartier. Mes pas froissent la neige, mes pensées vagabondent et égrènent mes petits tracas, que j'espère ne plus retrouver; puissent-ils accompagner la fumée des cheminées qui s'élève bien haut, au-dessus des toits en rangées, comme une offrande!

Le froid est vif. Mes oreilles et mes joues subissent le vent glacial. Je me presse pour parvenir plus rapidement à la maison. J'espère un mieux-être, une chaise coussinée et enveloppante, un foyer avec une bonne attisée et une tisane à la menthe réconfortante. Loin des froids à faire grelotter!

À peine entré, je vois une clarté vive envahir, comme une marée, le salon aux larges fenêtres puis illuminer le plancher en bois franc. Une mer de soleil aux embruns de velours lustre les fauteuils et les bibelots. Leurs ombres s'étirent et se prolongent sur les murs et sur le plancher, luisant comme un étang glacé. Avant de m'asseoir sur ma chaise berçante, je passe ma main sur son dossier, assailli de rayons de soleil.

Devant moi, le bas des vitres givrées arbore des jardins de glace, arabesques féériques. La lumière éblouissante va au-delà de la fenêtre, gagne petit à petit toute la pièce, grignote l'espace. Je m'assois confortablement. Mes doigts, mes bras, mes jambes, tout mon corps baigne dans la clarté vivifiante. Quelle sensation de bien-être! Finies les oreilles et les joues transies! Je me sens engourdi, apaisé et hypnotisé. Je m'abandonne et je dérive. Ivresse du moment.

Des rayons intenses transpercent le jour et dévoilent mille et une particules en suspension, des ballerines, des semeuses de rêves. Elles voltigent légères, ces graines de poussière, et errent ici et là.

Les bourgeons de l'érable d'intérieur (*abutilon*), près de la fenêtre, se gavent de cette lumière, à satiété. Toute la plante en est inondée. Comme des ogres, ils s'empiffrent encore et encore.



Gorgés, saoulés, ils font le plein pour l'éclosion de leurs fleurs. Les feuilles luisent et exposent leur peau de pêche, douce comme du duvet. Puis, je la tourne sur elle-même, saturant ainsi chaque partie de luminosité et rehaussant la couleur verte du feuillage. Rayonnante, elle pose fièrement près de la lampe sur pied.

Le chat, couché tout près du foyer, replié sur lui-même, bouge à peine la queue, cligne lentement d'un œil, ronronne discrètement et se laisse imbiber de ces rayons. Son poil, au contact de la lumière, est devenu soyeux comme le poil du vison. Ses pattes griffées, repliées, sont maintenant pattes de velours.

Tout, dans la pièce, vit au diapason et au rythme de ce bel astre du jour. Un soleil si chaud pour un mois si glacial!

Michel Jacques

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois, une gentille fillette qui demeurait dans une grande maison de campagne avec son papa, sa maman et ses deux grands frères.

Cette fillette avait de longs cheveux dorés comme les blés qui tombaient sur ses épaules et valsaient avec le vent. Son petit visage, rond comme une boule, était encadré par de jolis yeux marron et ses longs cils recourbés battaient à chaque mouvement de ceux-ci.

Ni grande ni tout à fait petite, elle faisait bien ses six ans. Et c'est avec impatience qu'elle attendait le grand jour. Le jour où elle ferait son entrée scolaire.

Son coeur avait si hâte de sentir tous ses livres, de tenir son crayon rouge préféré et d'apprendre un millier de choses.

Elle avait d'ailleurs fait un apprentissage dans les livres de ses grands frères. Elle avait réussi à apprendre son alphabet et c'est avec beaucoup de fierté qu'elle écrivait son nom.

Pour son entrée à l'école sa maman lui avait préparé une surprise et pas n'importe laquelle. Celle-ci avait réussi à obtenir assez de coupons qu'on offrait dans ce temps-là avec la commande d'épicerie pour surprendre sa petite fille chérie. Son coeur de maman était empressé de voir les yeux en point d'exclamation de sa petite fille!

Le jour venu, elle lui présenta sa surprise. Curieusement, une larme ruisselait sur la joue de la fillette. Mais maman, c'est bien à moi? Elle essuya la petite larme sur sa joue et donna un gros bisou à sa maman. Celle-ci avait fait la plus heureuse des petites filles.

Mais au fait! Qu'était cette surprise? Voilà! La surprise c'était le gros livre. Le livre magique qui contient tous les mots. La gentille fillette adorait ce livre, il la fascinait au plus haut point. Tous ces mots qu'elle apprendrait volontiers, elle n'osait y croire.

Un jour, elle se fixa un défi de taille. Un défi qui frisait l'impossible. Elle voulait connaître tous les mots du dictionnaire. Oui, c'était son grand rêve.

Elle prit le gros livre à la lettre A. Elle avait déjà appris quelques mots. Et elle commença doucement un à un les mots de la lettre A. Elle ne prit pas beaucoup de temps à comprendre que c'était une trop lourde tâche. Mais elle continua de chérir ce gros livre d'autant plus qu'il était un cadeau offert par sa maman.

Cette petite possède encore ce gros livre reçu en cadeau. Elle continue encore à le chérir. Et devinez quoi? Cette petite fille c'est moi!



Je n'ai pas réussi à apprendre tous les mots. J'ai même ajouté le dictionnaire des synonymes, des antonymes et tous ceux qui s'y rattachent. Mais les seuls mots que je retiens vraiment sont ceux que l'on apprivoise avec le coeur. Mon vocabulaire a omis les mots savants, les mots scientifiques et s'est attaché au "langage du coeur".

J'affectionne particulièrement ces mots qui me réconfortent dans les jours de chagrin et avec lesquels mes larmes ne font qu'un. Ces mots qui chantent avec ma joie. Ces mots qui me caressent avec l'amour. Ces mots qui me charment avec l'amitié. Ces mots douceur, ces mots chaleur, ces mots de tous les jours mais qui font toute une différence dans les jours gris.

Les mots qu'on offre tel un parfum d'une grande parfumerie pour aromatiser les coeurs en convalescence. Les mots qui dessinent des "Je t'aime" par centaine, sans égard de sexe, d'âge, de vocation! Les mots tels un cerf-volant qui s'envolent dans le ciel comme une longue chaîne, en guise de prière pour la terre entière. Oui, ces mots je les connais et c'est avec mon coeur, mon intérieur que ma plume veut bien les accompagner ou mon clavier les taper avec les doigts du coeur.

Et voilà que mes mots se collent amoureuxment pour m'offrir le plus beau verbe, ce verbe qui traverse le temps, les saisons et même les âges! Ce verbe qui nous fait espérer, qui nous fait dire que la vie est belle malgré tout, ce verbe qui nous fait chanter, qui nous fait sourire et qui sans le savoir nous fait trouver tous les autres.

Ce verbe qui donne à la vie toute sa magie. La magie qui chasse l'ennui, qui soulage le chagrin, qui partage la joie, la magie de l'amour. Oui, l'amour, doux sentiment qui caresse l'âme et la transforme et la rend toujours plus jolie. Et le verbe AIMER se met à sautiller prouvant à la terre entière que sans lui rien n'est possible mais qu'avec une parcelle la terre peut se transformer à un océan de trésors d'amour.

Le verbe AIMER me souffle à l'oreille toute la tendresse que je veux exprimer.

AIMER tu m'as donné tant de bonheur, tant de joies partagées! Tu m'as fait découvrir de si belles complicités! Tu a réjoui mon coeur de tant de façons! Comment vivre sans toi?

AIMER tu m'as appris qu'il n'y a aucune limite...AIMER sans condition, dépourvu de tout, sauf de son intérieur!

AIMER tu m'as aussi blessée mais pourtant, par ma blessure, j'ai compris qu'il valait mieux avoir souffert d'aimer que de ne jamais avoir aimé.

AIMER tu chantes à travers tout l'univers! Tout ce qui vit résonne AIMER.

AIMER tu seras toujours ma raison de vivre. Car avec toi AIMER je ne suis jamais seule, même dans ma solitude.

Et je referme le gros livre...mais pas mon COEUR...AIMER À L'INFINI...

Yolande St-Hilaire



LE PROJET ADAM ET ÈVE

Roma, le 7 juillet 2113

Une importante conférence de presse s'est tenue aujourd'hui dans la Ville Éternelle. L'organisation des Nations Unies a encore une fois rendu publiques ses statistiques annuelles sur la population mondiale. Pour une soixante-seizième année consécutive, les chiffres font état d'une diminution du nombre total d'êtres humains vivants sur la planète terre. Après un sommet historique de 15 milliards atteint en 2033, la population mondiale vient de sombrer sous la barre psychologique du milliard! Force est de constater que les différents plans d'urgence mis de l'avant depuis plus d'un demi-siècle se sont avérés des échecs. La moyenne d'âge générale dépasse depuis peu les soixante-dix ans. Devant les rapports de l'Organisation mondiale de la santé, le pire est à craindre.

En effet, dans plusieurs régions du globe, les naissances naturelles d'enfants en santé ont pratiquement cessé depuis une bonne dizaine d'années. L'inscription de l'homo sapiens sapiens sur la liste des espèces en danger avait fait sursauter la communauté internationale en 2100, mais aucun des 23 gouvernements régionaux n'avaient cru bon d'adopter les mesures qui leur avaient été soumises par l'IVP, l'Internationale des partis verts. Ces derniers proposaient de bannir totalement le pétrole, le plastique, le nucléaire, les organismes génétiquement modifiés, les moyens de transports individuels, l'armement militaire, les produits mutagènes et cancérigènes, les engrais chimiques, les pesticides, les insecticides et plusieurs autres substances identifiées dangereuses.

Devant les importants dérèglements climatiques constatés depuis plus d'un siècle, la généralisation de maladies et de malformations reliées à notre environnement, la disparition de plusieurs espèces, végétales et animales; il est à prévoir que les conditions permettant la vie humaine sur la planète terre cesseront d'exister d'ici vingt-cinq ans. Face à cette échéance des plus inquiétantes, l'ONU a lancé aujourd'hui Le Projet Adam et Ève. C'est le professeur Romus Tortorelli qui en a résumé les grandes lignes.

C'est avec beaucoup d'émotion que l'éminent généticien a annoncé l'abandon des tentatives de colonisation des régions habitables de la Voie Lactée, puisque selon ses dires nous aurions besoin de trois à quatre fois plus de temps que ce dont nous disposons actuellement.

Essentiellement, Le Projet Adam et Ève consiste à congeler des embryons humains, les plus sains possible et de les décongeler au moment où les conditions de vie sur la planète seront redevenues favorables. On peut penser à plusieurs centaines de milliers d'années. Le professeur Tortorelli a parlé du projet le plus triste et le plus ambitieux que l'homme n'ait jamais rêvé de réaliser. En plus du bagage génétique unique de notre espèce, il faudra réfléchir à ce que l'on veut

laisser à la prochaine génération: art, information, connaissances, technologies, langue, philosophie, semences...

«La tâche n'est pas simple. Il faut permettre à la planète de récupérer, de digérer les déchets de toutes sortes qui l'ont souillée depuis des siècles. La couche d'ozone, l'eau de surface et celle du sous-sol, l'air, le sol lui-même ont besoin de temps pour se rétablir. La demi-vie des éléments radioactifs est très longue, il faut laisser à la nature le temps de retrouver son équilibre, de se stabiliser sur le plan climatique, de laisser l'évolution faire un tri dans toutes les nouvelles espèces que plusieurs compagnies inconscientes ont introduites dans la nature. Aucune garantie n'existe face à notre projet. Il se peut que l'équilibre retrouvé ne convienne plus à l'être humain tel que nous le connaissons. Mais nous devons courir le risque», a affirmé le réputé homme de sciences.

« Dès que nous aurons sélectionné des reproducteurs sains, nous congèlerons un certain nombre d'embryons dont le développement sera déclenché cent ans après que les paramètres seront redevenus propices à la vie. Pourquoi cent ans? Pour permettre de réensemencer la terre pour en faire un jardin au moment de la venue des nouveaux premiers hommes. La technologie des tuteurs électroniques a déjà été expérimentée avec succès, a-t-il conclu. »

Devra-t-on expliquer à ces jeunes humains de nouvelle génération leur genèse? Devra-t-on les mettre en garde contre les dangers de jouer à l'apprenti sorcier? Devra-t-on leur éviter nos propres erreurs? Au contraire, affirme le professeur Tortorelli, nous devons leur faire confiance et humblement accepter de leur laisser toutes les chances de faire mieux que nous? Cependant, le débat demeure ouvert, il occupera les discussions des derniers humains qui, pour la première fois depuis des centaines de milliers d'années, ne laisseront pas de descendance.

Tout nous indique que le dernier être humain mourra d'ici moins de cent ans, à la fois riche de tout le produit de l'activité humaine et totalement démunie dans la solitude la plus totale, incapable de partager ses joies et ses souffrances avec quiconque.

Certaines personnes dans la salle ont exprimé violemment leur point de vue en reprochant à nos dirigeants de ne pas avoir pris les mesures nécessaires pour éviter cet apocalypse, à quoi le docteur Tortorelli a rappelé qu'il était encore temps il y a un siècle, mais que maintenant, il est définitivement trop tard. Dommage.

Raymond Beaudet

UN PETIT CAFÉ ?

Dans l'immense stationnement du centre commercial, un homme de haute stature fouillait minutieusement une petite automobile de couleur bleue pâle. Il jetait de fréquents regards autour de lui. Une femme l'épiait attentivement, dissimulée par une large colonne en béton. Elle se demandait ce que ce ...bel homme cherchait dans son véhicule. N'importe qui d'autre aurait crié au voleur. Choquée d'abord, elle avait bien failli le faire mais un sentiment indéfinissable l'empêchait de poser un tel geste.

Cet individu correspondait en tous points au portrait qu'elle s'était tracée de la perfection masculine. Aucune méchanceté ne transpirait de ses gestes. Il ne saccageait rien, replaçant même tous ses effets à leur place après chaque manipulation. Visiblement, il ne cherchait pas à voler non plus...

Se sentant observé, il tourna brusquement la tête dans sa direction. Se cachant vivement, elle espérait qu'il n'eut pas le temps de l'apercevoir. Son cœur battait la chamade. Pouvait-elle encore jeter un coup d'œil avant qu'il ne disparaisse à jamais ? Soudain, elle entendit une respiration saccadée derrière elle. Se retournant d'un mouvement rapide, elle lui fit face: « On peut dire que vous n'avez pas froid aux yeux!» lui dit l'homme, surpris par sa bravoure. Elle répondit du tac au tac: «Que cherchiez-vous dans ma voiture ?» Il la regarda de haut en bas en prenant tout son temps et rétorqua: «Qui sait ?» Ne se laissant pas démonter, elle lui demanda: «Qui êtes-vous?» Réfléchissant à toute vitesse, il décida de jouer franc jeu.: «Disons... que je fais un petit travail d'inspection pour le compte d'un excellent ami à qui je ne peux rien refuser et que...je ne regrette pas du tout d'avoir accepté...»

Contre tout bon sens, la femme se sentait de plus en plus charmée. «Pourquoi?» lui dit-elle simplement. Ignorant la sous-question, il lui répondit: « Parce que cela nous a fait nous rencontrer. Acceptez-vous de venir prendre un café avec moi?» Mille questions sans réponses circulaient comme un tourbillon à l'intérieur de son cerveau. Ce qui se déroulait présentement était à l'antipode de ses cinquante cinq dernières années de vie. Elle se félicitait, malgré tout, de sa hardiesse.

Cela faisait si longtemps qu'on ne l'avait regardée ainsi... Elle se sentait revivre. Pourquoi devrait-elle demeurer fidèle à la mémoire d'un individu qui l'avait dupé à maintes reprises? Le deuil de son ancienne relation n'avait que trop duré. Si son ex-mari au visage angélique l'avait trompé aussi effrontément, pendant de nombreuses années, le diable d'homme qui la dévisageait actuellement sans vergogne pouvait aussi bien dissimuler un cœur généreux et honnête. Qui sait? ... Sa fille ne la croirait jamais. «Oui» dit-elle «Je veux bien».

Renée Guay



LAISSONS-NOUS PORTER PAR NOS ÉMOTIONS

Regardez derrière les images qui vous sont proposées.
Passez au travers des préjugés et des schémas,
Et si ce n'était simplement qu'un moment offert.
Pour partager un court instant de plaisir, de fragilité.

Pouvoir exprimer ses émotions,
Distribuer des moments de bonheur, de chaleur,
Graver sur du papier, une toile, un cahier d'écolier,
Profiter de l'occasion pour vous donner rendez-vous.

Loin des siens construire sans relâche,
Ouvrir ses bras timidement,
Les refermer généreusement,
Vivre, offrir, découvrir à tout instant.

Je n'ai qu'une seule prétention,
Celle ne de rien savoir.
C'est ainsi que j'avance au fil du temps,
Apprenant de chacun d'entre vous.

Laissons-nous porter par nos émotions
Partageons cet instant.

Annie Guez

HO !!! PEUPLE HAÏTIEN !

Hier des enfants, rêvaient, jouaient, riaient,
Dans les rues de Port-au-Prince.
Après l'école, les parcs résonnaient
De leurs douces et éclatantes voix.

Depuis, la terre, en colère,
Explosant sans raison,
A tremblé sous leurs pas
Surpris, inquiets, démunis,

Tel un monstre surgissant de nul part
Elle a englouti goulûment,
Maisons, jardins, rêves d'enfants.
Des centaines de vies, des milliers de gens.

Et dans cette folie
Des êtres vivent, des enfants naissent.

Fermant les yeux, j'imagine
Cet homme, un mort vivant!
Enterré un mois durant!
Sous les débris, ressurgissant!!!

Et dans cette désolation,
Des êtres souffrent, clopin-clopant.

Qui un bras, une jambe,
Hommes, Femmes, Enfants...
Amputés de la vie, d'un membre
D'un être cher.

La terre les a grignotés
Emportant avec elle,
Photos, histoires, souvenirs
Amis(es), Voisins(es), Familles...

Et dans cette folie,
Des êtres vivent, des enfants naissent
Et dans cette folie,
Une chance on s'est uni, on reconstruit...

Annie Guez

L'APPEL

Ses yeux lui faisaient mal. Il éteignit sa lampe de travail et ouvrit la fenêtre. Le soleil venait à peine de disparaître à l'horizon. Il se laissa saisir par le vent glacial qui soufflait du nordet et qui ne semblait pas vouloir diminuer avec la tombée de la nuit. Sans plus réfléchir, il enjamba la fenêtre et se retrouva dans le jardin. Les feuilles mortes craquaient sous ses pieds. Il frissonna malgré son chaud chandail de laine. Il rejoignit vivement l'allée qui menait à la rue. Là encore, il n'eut aucune hésitation, il partit d'un bon pas. Le pub fermait à minuit. Il avait encore le temps de s'y rendre pour prendre une bière.

Un volet claqua, percuté par une bourrasque soudaine; des pas, d'abord légers, puis de plus en plus rapides et saccadés, le rattrapèrent. Il s'arrêta. Une silhouette sombre le bouscula, le dépassant sans plus de manière. Il reprit sa route, se frottant les mains pour les réchauffer. Au tournant de la rue, il sourit à la vue des lumières du pub qui l'invitaient à la chaleur et au plaisir.

Il fonça presque sur la porte que quelqu'un refermait violemment. Il la reçut en plein visage, chancela sous le choc et se retrouva assis sur le paillason. Il hurla. C'était obscène! Porta la main à son visage. Pas trop de dégâts. Son nez n'était pas cassé, mais il se vidait de son sang. Le devant de son chandail vert changeait de couleur à vue d'œil. On ouvrit la porte. Quelqu'un s'avança pour l'aider à se relever. C'était une jeune femme à la poigne ferme. Encore abasourdi, le pauvre, il vit bien que cette jolie personne s'excusait de sa maladresse. Elle l'entraîna à une table, puis disparut. Elle revint avec une serviette et une bassine d'eau, essuya son visage. Lui fit une compresse qu'elle lui ordonna de tenir sur son nez. On lui offrit sa bière préférée, mais mêlée au goût du sang, ça n'était plus pareil. «On m'appelle Ali», qu'elle lui dit. «Hon!», réussit-il tout juste à lui répondre.

Soudain, elle se mit à rire, un rire grelot musical, qui lui fit grand bien. Il essuya son nez qui ne saignait plus. Commanda une autre bière qu'il but lentement. Elle était délicieuse, parfumée. À moins que ce soit l'odeur de sa belle compagne d'un soir qui lui parvenait à travers les effluves de la salle bondée. Ils parlèrent longtemps, rirent beaucoup, burent sans se presser.

Puis elle partit, sans dire au revoir. Était-ce bon signe? Il reprit le chemin du retour, seul, le vent le poussant sur la route déserte. Il entra chez lui par la fenêtre, comme il était sorti. La



referma et alluma sa lampe. Il était à peine minuit. Après avoir changé de chandail, il fit du feu dans la cheminée et se remit au travail. Il écrivit, comme en état d'urgence, cherchant à calmer son inspiration, comme après chaque fois qu'il répondait à l'appel de sa muse.

Gisèle Allen

LA LUEUR

Jonathan dormait profondément quand il entendit, dans son rêve, son fils l'appeler.

— Papa! Papa! Réveille-toi! J'entends Maddie dans le couloir.

— Sa mère va aller la chercher. Rendors-toi!

— Il fait trop chaud!

En grognant et en pestant intérieurement contre les enfants en général, Jonathan se leva et alla voir le chauffage. Dominic avait raison, il faisait vraiment chaud. Pourtant, tout paraissait normal. Comme son fils insistait, Jonathan alla voir la petite Maddie dans le corridor. C'était la fille de sa voisine. Elle avait quatre ans. Dominic, à sept ans, se considérait comme son grand frère. Bien que Jonathan n'ait fait que croiser la mère de la petite, il savait que son fils jouait souvent avec la gamine. Il se sentit donc obligé d'aller voir.

En sortant, il sentit une bouffée de chaleur étouffante lui monter au visage. La petite pointait le bout du corridor en disant : «J'ai peur.» et en serrant très fort son ourson en peluche de l'autre main. Il y avait de quoi! On voyait une lueur rougeoyante se rapprocher à toute vitesse par la fenêtre. Jonathan n'attendit pas de savoir ce que c'était. Soudainement parfaitement réveillé, il empoigna la petite, prit son fils par l'autre main et fila à l'autre bout du corridor. Il dévala l'escalier de secours et sortit en coup de vent. Il courait dans ce qui semblait être de la poussière grise accumulée par terre. Il y en avait aussi une couche sur sa voiture.

Pestant contre sa stupidité, il se rendit compte qu'il n'avait pas de clé. Son fils lui tendit alors son propre trousseau. Béni soit-il! Jonathan déverrouilla les portes en égratignant copieusement sa voiture. Saleté de poussière qui tombait du ciel! Il fit entrer son fils, déposa Maddie à côté et s'installa au volant. Il partit en trombe en actionnant les essuie-glaces. Après quelques mètres, il s'arrêta et se retourna. Ce qu'il vit le stupéfia.

La montagne sur laquelle était construit l'immeuble à logement crachait de la cendre et le haut devenait de plus en plus rougeoyant. Son appartement brûlait maintenant de tout bord, tout côté. Et en restant là, ils brûleraient aussi car il voyait de la lave descendre doucement de la montagne. Il se remit en vitesse et roula droit devant lui, le plus loin possible de ce volcan en éruption.

Il y avait de la cendre partout dans le chemin complètement désert. Tous avaient fuit. Ils ne s'arrêtèrent qu'une seule fois en chemin pour les enfants. Ils roulèrent jusqu'à l'aube. Enfin, une ville avec des habitants et sans une trace de cendre! Se sentant enfin à l'abri du danger immédiat, il se gara dans le stationnement d'un centre commercial et abaissa ses sièges arrière pour pouvoir

dormir. Il prit le sleeping qu'il avait et l'étendit pour les enfants. Lui-même se trouva une couverture, abaissa le dossier de son siège et s'endormit.

Il se fit réveiller quelques heures plus tard par un policier qui cognait à sa vitre. Il ouvrit les yeux pour le voir lui faire signe. Il finit par baisser la vitre. Les enfants, prodigieusement intéressés, s'étaient redressés et regardaient maintenant le policier avec intérêt. Ce dernier demanda à Jonathan ses papiers. Il lui donna ce qu'il y avait dans le coffre à gants, c'est-à-dire son immatriculation et son assurance.

— Et le reste?

— Brûlé!

— D'où arrivez-vous?

— De Brimingham.

Le policier le regarda étrangement.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Vous savez, pour le volcan?

— J'ai vu.

— Vu quoi?

— Les cendres et la lave. C'était suffisant.

— Vous étiez dans la ville?

— Non. Dans un nouveau développement sur le flan de la montagne ouest, enfin, du volcan.

— La ville à l'est a été au trois quart ensevelie par les cendres. Les volcanologues disent que la lave s'écoule à l'ouest. Personne n'a eu le temps de partir. Dès que le volcan se sera calmé, nous irons à la recherche des survivants.

Au bout d'un moment, le policier reprit:

— Je croyais que le développement avait été évacué vers la ville.

— J'ai dû manquer ce passage.

— Avec tout le bruit?

— Je prends des somnifères et me couche vers six heures du soir. Ils ne sont efficaces qu'une partie de la nuit. C'est mon fils qui m'a réveillé. Moi, je n'aurais rien vu, rien entendu.

— Vous avez de la chance. Il y a une soupe populaire, à la salle communautaire, pour les rescapés. Vous feriez mieux d'y aller.

— Merci!

Annie Drouin

LE PLAISIR DE LA PÊCHE

L'aube vient tout juste de se lever. Marcel est le plus heureux des hommes. Bien installé dans sa chaloupe, il fait le moins de bruit possible, comme s'il désirait passer inaperçu. Toutefois, son accoutrement trahit les exploits de ce pêcheur expérimenté. On pourrait difficilement reconnaître le personnage, à cause de ses lunettes de soleil et sa barbe de trois jours. Mais les hameçons munis de plumes vertes, rouges et jaunes, qui sont agrafées à sa veste de sécurité, pâlie par le soleil et usée par les années, trahissent la passion de Marcel.

Le lac est calme. Seul le cliquetis du moulinet rompt le silence. À nouveau, bloquant le déroulement de la ligne avec son index, Marcel lève le bras, amenant sa perche haut derrière lui, et, d'un mouvement inverse, il projette fermement la ligne le plus loin possible vers l'avant. L'hameçon plonge lentement dans l'eau, les cuillers argentées qui l'accompagnent réverbèrent les rayons du soleil; le vers de terre en tête, les leurres feront leur travail.

Marcel attend patiemment, repasse sa stratégie. Soudain, un léger raidissement de la ligne sort notre pêcheur de ses rêveries: ça mord! Marcel s'excite, tressaille. Ses sens sont aux aguets. Tout en manipulant habilement le moulinet, il est à l'affût du moindre *flic flac* de l'eau.

Une lutte féroce entre le poisson et le pêcheur s'annonce. La truite, qui a mordu à l'hameçon, est prise de panique, tandis que Marcel reste calme et vit pleinement ce moment de jouissance.

-Viens t'en Gertrude...ça fait longtemps que j't'attends.

En tournant le moulinet, il tend la ligne, juste assez pour fatiguer sa proie, puis, il la relâche légèrement, de crainte qu'elle ne se déprenne. Il répète ce geste deux ou trois fois, rapprochant graduellement le salmonidé de la chaloupe. Puis, jugeant que c'est le bon moment, il active rapidement le moulinet. Sentant sa fin prochaine, dans un ultime effort pour se débarrasser, la truite, rétive et acharnée, sort de l'eau en se débattant. Elle effectue des plonges répétées, entraînant la ligne dans un tourbillon de mouvements oscillatoires.

Mais il est trop tard. Le pêcheur a gagné et recueille sa prise dans le filet. Non sans difficulté, il réussit à extirper l'hameçon de la gueule du poisson qui se débat. Puis, le tenant fermement par les nageoires, il le soulève fièrement, admire un moment cette belle truite aux couleurs de l'arc-en-ciel, sourit, puis la dépose avec les autres dans le panier d'osier.

Jean-Marc Labbé

QUAND LA MALADIE BOULEVERSE LES RÊVES

Je travaillais à Québec comme préposée aux bénéficiaires. Je m'occupais d'une personne atteinte d'un cancer, en phase terminale. Durant ce temps, ma jeune sœur, ressentant certains malaises, visitait différents thérapeutes pour connaître la cause de ses douleurs. Ceux-ci n'ont pu apporter aucun soulagement à son état de santé, ni déterminer la source de ses maux. Elle décida donc de consulter un médecin généraliste. Lui aussi a été dans l'incapacité de diagnostiquer la raison de sa douleur. Il lui a suggéré une résonnance magnétique et le délai pour cet examen était d'environ de six à neuf mois. Ma sœur trouvait le délai trop long et me dit : « Je crois que je devrais me payer un examen en clinique privée, comme si je me payais un voyage ». Sans attendre, elle prit un rendez-vous. Cinq jours plus tard, elle passait une radiographie. L'inquiétude s'installa en attente du résultat. Enfin, une réponse arriva : une hernie discale au niveau de la taille.

Quelques jours, après la période des Fêtes, ma sœur Francine et moi apprenions une mauvaise nouvelle de la part du médecin. Il nous informait que notre sœur avait peu de temps à vivre, soit deux mois ou plus. Afin de prolonger sa vie de quelques mois, il lui proposa d'administrer un traitement de radiothérapie. Elle refusa de souffrir davantage.

À mon retour à la maison, après plusieurs jours d'absence, je fus surprise de constater l'intérêt que les gens portaient à ma sœur en s'informant de son état de santé, sans compter les nombreux courriels que je n'ai pas eu le temps de lire. Mon temps disponible se consacrait aux visites à l'hôpital et à prendre un peu de repos.

J'étais impuissante face à la maladie, j'aurais aimé la soulager et mieux la reconforter. Pauline n'était pas prête à partir et elle désirait voir son appartement une dernière fois. Elle demanda à son médecin l'autorisation de s'absenter du milieu hospitalier. Son médecin lui accorda deux jours. Elle a déployé beaucoup d'efforts pour réaliser ce vœu. Enfin, un certain vendredi soir, elle put revenir à son domicile car son état de santé lui permettait. Il est décidé que sa filleule Sonia sera à ses côtés durant son séjour à la maison. Malheureusement, ce rêve tant désiré, fut de courte durée. Le samedi soir, des douleurs insoutenables la tenaillaient. Sonia requiert les conseils du conjoint d'une de mes sœurs qui est médecin; ce dernier lui suggéra de la retourner le plus vite possible à l'Hôtel-Dieu de Québec afin de recevoir les soins adéquats. Son retour à l'hôpital fut imputé à la défectuosité de la pompe qui lui administrait le médicament qui devait rendre le mal supportable.

J'ai vu ma jeune sœur dans des souffrances atroces pendant 18 heures. Le médecin de garde cherchait des moyens pour atténuer sa douleur, il en avait les larmes aux yeux, il se sentait

impuissant. En dernier recours, il nous proposa de doubler sa dose de morphine afin de provoquer un coma. Son fils Emmanuel, Francine et moi avons acquiescé à cette médication. Pauline nous a demandé si c'était vraiment la solution et nous l'avons confirmé. Nous trouvions qu'elle avait assez enduré, même au-delà des capacités d'un être humain. C'était pour nous une décision pénible car cette personne nous était chère. Elle a accepté ce traitement pour une durée de vingt-quatre heures.

Le lundi matin, au retour de son médecin traitant, on la ramena en salle d'opération pour reconnecter sa pompe afin de geler en permanence le cancer qui la rongait. En plus de la morphine, elle recevait des médicaments pour la calmer et pour détruire ses sécrétions respiratoires.

Sa maladie vint à demander une présence continuelle à ses côtés. Sa famille et ses amis se sont relayés à tour de rôle afin qu'elle ne soit jamais seule, une consolation pour la famille. Pauline a été constamment entourée de ses frères, de ses sœurs et de ses amis lors des deux derniers mois de son existence sur cette terre.

Quand la médecine ne pouvait plus être d'aucun recours, elle a été transférée à la maison Michel Sarazin. J'aurais aimé prendre un peu de sa douleur afin de la soulager face à ce monstre. La seule chose que je pouvais faire c'était d'être près d'elle et de lui dire toute mon affection. Vers la fin de son périple, elle m'a dit: « Au revoir, si on ne se voit plus dans ce monde, on se rencontrera de l'autre côté. Après plusieurs années de deuil douloureux, j'ai eu le courage d'accepter le départ de mon mari Hugues, alors que j'avais seulement vingt-six ans, voilà, c'est à mon tour de vous quitter pour aller rejoindre celui que j'ai aimé plus que tout». Il faut garder espoir qu'on se retrouvera un jour espérant que la mort est une continuité sur un autre plan. C'est bien vrai que notre vie peut basculer à tout instant. Aujourd'hui, je comprends un peu mieux les personnes qui demandent le droit à l'euthanasie quand il n'y a aucune possibilité de guérison.

Il est difficile de se battre lorsqu'on est atteint d'un cancer du pancréas. Les personnes touchées par ce type de cancer ne vivent généralement pas plus de six mois. Ma sœur n'avait que 61 ans et a mené un dur combat contre la mort. Ce départ n'aurait pas dû arriver si tôt car il nous a privés de sa présence. Sa vie était remplie de projets. Elle dégagait une grande simplicité, elle aimait être entourée des siens. Lors des rencontres familiales, on peut dire qu'elle était rassembleuse. Elle était une fille authentique, qui aimait la vie et profitait intensément de chaque moment présent; elle était une sœur merveilleuse et généreuse. J'ai eu la chance de voir plusieurs de ses réalisations. J'étais fière d'elle. Depuis son départ, j'essaie de trouver un autre sens à ma vie afin de continuer ma route sans elle. Son dynamisme, son enthousiasme, sa joie de vivre et sa force de caractère faisaient de cette personne un être exceptionnel et elle était appréciée de tous. Pourquoi ce drame est-il arrivé? Quelle douleur!

Le départ de Pauline n'aurait jamais dû survenir si tôt, elle était trop jeune pour mourir. Nous avons tous eu beaucoup de peine lorsqu'elle nous a quittés pour une autre vie. Je sais, par mon expérience auprès de ceux qui sont dans le parcours final de leur vie, que ces personnes peuvent être très agressives, même très méchantes en parole envers leur famille. Certains membres de cette même famille se sont sentis très blessés, ils ont eu de la difficulté à faire abstraction des paroles ou des gestes posés par l'être cher à leur cœur.

Dans le processus de la maladie, quand on sait qu'il n'y a aucune possibilité de retour vers la santé, les familles devraient arrêter de demander des examens superflus qui n'apportent rien. Parfois, le système sanguin devient non fonctionnel et le personnel infirmier doit se reprendre à répétition pour avoir une petite fiole de sang qui n'apportera plus rien à la personne qui continue sa course vers la mort. Pour moi, c'est de l'acharnement, il y a un moment dans le processus de la mort éminente où on doit lâcher prise pour le bien de la personne qui doit nous quitter, pour aller vers son devenir.

Les émotions ressenties lors de l'agonie de ma mère et de ma sœur sont différentes de celles que j'ai ressenties durant mes accompagnements avec le groupe Jonathan (Personnes qui se rendent auprès des malades en phase terminale). Si j'éprouvais les mêmes malaises, je ne pourrais pas accomplir ma tâche adéquatement. À mon travail, j'ai remarqué qu'il faut veiller au confort de la personne; c'est un point essentiel. Plusieurs personnes pensent qu'on ne doit pas déranger le malade quand il est à l'article de la mort. J'ai pu constater un regain de vie de la part de mes proches, lorsqu'une visite s'annonçait. Quel réconfort! Cela prouve que nous ne les avons pas oubliées et que nous pensons encore à elles. Je savais bien qu'après une visite, elles seraient très fatiguées, mais quelle importance cela avait. C'était peut-être la dernière fois qu'elles pouvaient dire au revoir aux personnes aimées. Après le départ de la visite, elles devenaient plus calmes et détendues.

Je veux exprimer un merci spécial. Je suis heureuse d'avoir partagé ces belles années avec toi Pauline. Merci pour l'amour que tu m'as donné et pour ta grande générosité afin de concrétiser mon rêve de projet d'écriture. Ton beau sourire et ton cœur généreux resteront à tout jamais gravés dans mon cœur. Je sais que tu seras toujours là quand j'aurais besoin d'aide. J'ose croire, quand le moment viendra de quitter cette terre, que tu seras là pour m'accueillir, accompagnée de ceux que j'ai aimés. Maintenant, il est temps de te laisser voyager seule, où tu vas il n'y a plus de souffrance. Ton chemin est désormais dégagé de tout obstacle inutile et je souhaite que la voie que tu as empruntée nous rassemblera dans la foi, la sérénité et l'amour.

Maintenant, je continue ma route sans elle. C'est par l'expérience de la mort qu'on fait face à la vie, c'est en acceptant son impuissance, sa faiblesse, ses sentiments que l'on devient plus fort. C'est par la volonté, la lucidité et la quête de soi, que nous devenons nous-mêmes et que nous trouvons notre propre identité. Le deuil est un appel à renaître. Il nous faut réaliser la nécessité

de passer du temps avec nos proches, car ils ne seront pas là éternellement. Que votre compte en banque soit rempli de petits bonheurs! L'amour est une fleur délicate, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir, parfois même sur les bords d'un précipice.

Vous qui lisez ce texte, quel est votre souhait pour aujourd'hui? Pour moi, c'est l'urgence de s'aimer et d'aimer la Vie telle qu'elle est et de lui donner du temps car elle est fragile. La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie! Chaque jour, chaque heure et chaque instant sont précieux car nous ignorons si aujourd'hui ne sera pas notre dernier jour.

Louiselle Lagrange

Section jeunesse

LE SILENCE

Dans les films, c'est toujours pareil...
La musique envahit la pièce
Les personnes restent figées sur place
Les victimes, elles, resteront toujours dans le même état.

Dans la vraie vie, c'est différent.
Il n'y a pas de musique pour entourer la scène...
Non, juste le silence des lieux
Un silence certes... mais un silence terrible.

Confronté à lui, seul.
Face à la vie,
Face à la vérité.
Solitude inoubliable.

Et quand tu t'aperçois que tes appels,
Non, tes cris...ne seront jamais entendus, écoutés.
C'est quand tu découvres...
Quand enfin s'offre devant toi un silence à jamais.

Il n'y a pas de musique...
Seulement le bruit de tes yeux liquéfiés.
Des chutes qui se créent sur tes joues.
Ces gouttes qui se déplacent au ralenti, vers ton cou.

Mais personne ne les voit
Parce que tu es seul.
Tu viens de découvrir une parcelle de l'horreur.
Une simple partie de ce qu'a été la vie.
Et le silence t'envahit.

Rose-Line Laflamme-Caux

L'IMAGINAIRE

L'imaginaire

Un univers centenaire .

Créé par nos pairs

Parfois même par nos mères.

Il se crée dans nos pensées

Celles où tout est dévasté

Il y va pour créer un peu de beauté

Même si après, tout reste saccadé.

L'imaginaire de nos idées,

La véracité de la vérité.

Celle-ci reste cachée,

Car tout n'est que méchanceté.

Il nous reste la peur.

Peut-être même quelques sœurs.

Celles qui veillent sur nous,

Comme des gardiennes ou des nounous.

On aimerait y croire,

Du moins avoir un peu d'espoir,

Mais l'imaginaire est parti.

Il me laisse avec ma triste vie.

Mais un jour, il reviendra,
Car il nous manquera.
Puisque tous les êtres en ont besoin.
Surtout ces petits dans le coin.

Rose-Line Laflamme-Caux

DESTIN

C'était un nuageux samedi d'avril, le blizzard levant mordait inexorablement dans son humeur déjà sinistre, annihilant toute chance d'apercevoir un maigre sourire sur son visage désabusé. Sally tardait dans les rues anormalement désertes de la ville, ressassant toutes les coïncidences qui rendaient sa vie si misérable et dépouillée d'un quelconque intérêt. Décès, humiliations, changements, malchance, pertes ; tant de facteurs qui l'avaient irréfutablement plongée dans l'abysse de la dépression.

Elle vagabondait innocemment, parcourant ces boutiques qu'elle avait visitées des dizaines de fois, son regard passant sur les articles d'hiver en solde, sans pourtant leur accorder une réelle attention.

Elle pensait à mettre définitivement fin à son calvaire en nettoyant le monde de sa présence. Encore une fois. Elle y songeait fréquemment, mais Sally, qui n'avait jamais eu à soutenir plus qu'un infâme torticolis, ne pouvait concevoir qu'on puisse accomplir un tel acte sur sa propre personne.

Elle aurait voulu que quelqu'un la convainque de le faire, que cet individu effectue la besogne à sa place, pour que sa carence en courage ne soit plus un frein à sa délivrance.

Ses déambulations la menèrent jusqu'à une place publique où des commerçants de toutes sortes essayaient de se départir des restants de leur marchandise. On y retrouvait des bijoux, des vêtements, des peintures, des fruits et nombre d'accessoires hauts en couleurs. Les forains s'y étaient fixés pour quelques jours, à l'occasion des célébrations du printemps.

Le regard lointain, elle s'arrêtait à chaque installation provisoire, répondait à chaque fois au vendeur blasé qu'elle ne cherchait rien en particulier et chaque fois elle repartait les mains vides.

À un modeste kiosque, Sally entama tranquillement la conversation avec un jeune homme et une jeune femme. Ils échangèrent aimablement avec elle, apparemment ravis qu'une personne se présente enfin à leur petite installation. Graduellement, ils abordèrent des sujets moins vagues que la pluie et le beau temps. Sally apprit que la jeune femme était mère de 3 enfants, qu'elle souffrait d'un léger diabète et qu'elle faisait fréquemment du bénévolat dans la communauté. Le jeune homme était fiancé depuis peu, il était un grand partisan de l'équipe de football régionale et il avait déjà été champion de ski durant son adolescence. Sally aussi dévoila une partie de sa vie et de sa personnalité, racontant comment elle avait subi l'interminable divorce de ses parents avarés, élaborant sur son cheminement scolaire qui lui avait ouvert de nombreuses portes sur le monde, mais qui l'avait enterrée sous les dettes et la solitude.

Ils discutèrent longuement, Sally n'avait pas eu de confidents depuis une éternité, elle fut ravie qu'on s'intéresse à nouveau à elle, qu'on ne la regarde pas avec une expression austère ou dédaigneuse.

Lentement, les étrangers réchauffèrent son coeur trop longtemps négligé.

De fil en aiguille, ces gens gagnèrent la confiance de Sally, lui démontrant qu'ils s'intéressaient réellement à ce qu'elle pouvait apporter à son entourage. Ils l'écoutèrent s'exprimer, l'encouragèrent à s'extérioriser en lui montrant leur sympathie. Ils ne voulaient pas blesser leur compagne ; seulement lui accorder une humanité à laquelle elle n'avait manifestement pas eu droit depuis longtemps.

À la fin de leur longue et incroyable conversation, les interlocuteurs de Sally lui proposèrent de se joindre à eux et à quelques amis pour un repas festif. Elle accepta sur-le-champ, elle ne comptait pas laisser passer une occasion de se créer un nouveau cercle d'amis et de se divertir. Ils semblaient même vouloir lui présenter un jeune homme en particulier!

Cette soirée fut le plus fantastique hasard qui arriva à Sally. Elle avait même la conviction que c'était la providence qui avait placé ces gens sur sa route.

Les conversations diversifiées l'impressionnèrent par la maturité et le respect dont étaient empreints leurs propos. Elle s'entretint avec chaque personne présente, parlant de tout et de rien, se trouvant des points communs avec chacun des convives. Avec l'une, elle partageait le goût des hauteurs : les montagnes, les avions et les édifices de plusieurs étages. Un autre adorait également lire et écrire durant ses temps libres, ils se conseillèrent de nombreux titres et échangèrent leurs avis sur leur auteurs favoris. Avec une troisième invitée, elles s'entendirent pour qu'un de ces jours, elles s'envoient quelques balles sur un court de tennis près de l'appartement de Sally.

Tous ces gens étaient vraiment formidables, tous près de leurs sentiments, mais aussi rafraichissants et généreux.

Le point culminant de la soirée fut cependant et sans conteste sa rencontre avec un jeune homme de cinq ans son aîné. Celui-ci dégageait une prestance inouïe, mais loin d'être vulgaire. C'est lui qui avait fait les premiers pas vers elle lors de la fête, lui offrant galamment un verre. Jonathan, de son prénom, faisait preuve d'une attention remarquable et cela touchait énormément Sally, la réconfortant subtilement.

Ses yeux brun chocolat exprimaient un calme envoûtant, mais qui semblait combattre d'autres fortes émotions. L'aura de mystère qui émanait de lui attirait étrangement Sally, la poussant à vouloir le découvrir plus en profondeur.

Durant la veillée, Jonathan prit soin de ne pas s'étendre sur sa vie privée, c'est plutôt Sally qui s'y attarda. Depuis le temps qu'elle souffrait de la solitude, elle ne voyait aucune raison de se priver d'une longue et adorable conversation.

Pendant la semaine, Sally rappela Jonathan afin de le revoir. Il accepta son invitation aussitôt, lui précisant toutefois qu'elle était chanceuse, puisqu'il était aux prises avec un pénible horaire.

Sally se sentait privilégiée qu'il prenne le temps de la revoir, elle savait qu'il faisait cela parce qu'il l'appréciait et elle lui en était très reconnaissante.

Après quelques rendez-vous, Sally se rendit à l'évidence : elle était tombée totalement amoureuse de Jonathan. À chaque fois qu'elle le voyait, son cœur s'embrasait, elle avait la chair de poule et un étrange et fabuleux sentiment de quiétude l'envahissait. À chaque coin de rue, elle espérait le voir apparaître, se créant constamment des scénarios extravagants. Fébrile, Sally attendait avec hâte chacune de leurs nouvelles rencontres, qu'elle chérissait plus que tout. Le plus petit effleurement provoquait chez elle une réaction instantanée d'exultation, comme un toxicomane qui a attendu trop longtemps entre deux injections. Elle se sentait fondre dans ses bras, ses étreintes la rendaient ivre d'amour, ses tourments maintenant puérils s'envolaient aussitôt.

Pour eux, il n'y avait pas de cadeaux à se faire, seule la présence de l'autre était réellement importante. L'abandon de leur corps lors de leur fusion charnelle signifiait tout et Sally s'en extasiait à volonté.

Sally garda contact avec tous ceux qu'elle avait rencontrés en cette soirée de grâce où Jonathan était apparu dans sa vie, comme une flamme incandescente d'amour. Elle appréciait certains plus que d'autres, mais les tenait tous en grande estime.

Un soir, alors qu'une autre magique fête se déroulait, on apprit à Sally que le moment était venu de quitter. Elle venait de goûter une fois de plus au plaisir intense que lui procurait le corps divin de Jonathan. Sally reboutonnait sa chemise, maintenant qu'une autre s'était installée à sa place, lorsqu'on l'informa de cette magnifique nouvelle.

Une joie majestueuse explosa en elle : elle pourrait enfin partir avec tous ces gens fabuleux ; quitter ce monde pourri, perfide et corrompu. Quelle libération! Elle ne pourrait jamais être assez reconnaissante d'avoir été acceptée dans ce minuscule groupe de vingt élus qui avaient l'incroyable chance de changer leur destin en rejoignant Le Grand!

Isabelle St-Pierre, 5e secondaire

IMPITOYABLE

Les lumières clignotaient sans cesse, passant du rouge au jaune avec une rapidité éblouissante et un rythme ensorcelant. Mon corps s'agitait frénétiquement, mais je ne parvenais pas à fermer les yeux ni à les couvrir de mon bras ; même ma tête refusait de se détourner de ces irritants néons. J'aurais voulu crier à pleins poumons, exprimer l'immense frayeur que ce jeu de couleurs infernal m'inspirait, mais je n'avais plus de souffle, je sentais bien que seuls d'infimes geignements enfantins étaient réellement perceptibles, y eusse-t-il eu quelqu'un pour les entendre.

Je ne voyais que ces petits points affolants qui ne pouvaient qu'annoncer une catastrophe imminente. Ma vue se brouillait, je sentais les larmes perler le long de mes joues en feu, se mêlant à la sueur infecte qui collait mes vêtements à ma peau.

Mon agitation corporelle perdit de son ardeur, mes tremblements s'atténuèrent et mes paupières retrouvèrent leur mobilité. Ce repos soudain me réconfortait en un sens, mais il était également très inquiétant, car je n'en avais pas décidé ainsi ; mon cerveau semblait avoir perdu tout contrôle sur mon corps et mes gestes.

Le vide. Ce fut la première sensation que je ressentis en la regardant, allongée sur le sol, l'ombre de sa surprise flottant encore sur ses yeux mi-clos. Ma main commença à trembler, mes doigts se frigorifièrent et leur poigne sur le manche du couteau s'évanouit. Le bruit clair et sonore qu'il provoqua en percutant le carrelage me parut aussi lointain que le jacassement du corbeau qui retentissait à l'autre extrémité de la ville. J'étais comme en transe, mes yeux impassibles fixaient le corps gisant dans son propre sang.

Je l'avais fait.

Après un temps qui me parut infini, mon regard reprit sa rudesse. Je devais tout faire disparaître. Je serrai les poings, fronçai les sourcils et me dirigeai vers la salle de bain.

Je sortis le grand sac que j'avais prévu pour déplacer la dépouille. Je me lavai les mains, puis j'entrepris de récurer chaque centimètre du sol et du mobilier. Après une heure de travail à frotter la céramique, à rincer le lavabo, à gratter les taches de sang séchées, à essuyer chaque meuble et à ramasser tous les objets qui avaient eu une incidence dans ma besogne mortelle, je me changeai et apportai tous les vêtements que j'avais portés ce soir là.

Dans la voiture, il y avait deux grandes housses : une cachant le corps maintenant rigide, l'autre contenant mes habits souillés qui finiraient en cendres.

Cinq jours plus tard, alors que je regardais paisiblement une émission de cuisine, on frappa à ma porte. Le soleil rayonnait derrière les agents à qui j'ouvris. Je fus à peine surpris, je haussai un sourcil, mais ce fut tout.

Quelques semaines passèrent, durant lesquelles je restai stoïque. Puis on prononça le verdict : viol suivi d'un meurtre prémédité. C'est seulement lorsque le fatidique « Condamné à mort » fut annoncé par une voix grave et étrangement détachée que toute l'émotion contenue explosa en moi comme un volcan bouillant de noirceur.

Je fondis en larmes au côté de mon avocat à la mine résignée. La tête dans les bras, je ne pris même pas la peine de retenir les sanglots qui m'ébranlaient.

Je pleurais de regrets. Je pleurais d'avoir commis la fatale bêtise de m'insérer une dernière fois en elle. Je pleurais d'avoir laissé cette preuve irréfutable de mon passage sur son corps follement attirant. Je pleurais d'avoir été si idiot, si faible.

Je pleurais pour moi.

J'étais attaché sur la table, quelques personnes me regardaient à travers une vitre qui me semblait infiniment éloignée. Je ne parvenais pas à distinguer leur visage, j'avais l'impression que seules des ombres flottaient aux alentours.

Au-dessus de moi, les lumières clignotaient sans cesse, passant du rouge au jaune avec une rapidité éblouissante et un rythme ensorcelant. Mon corps s'agitait frénétiquement, mais je ne parvenais pas à fermer les yeux ni à les couvrir de mon bras.

Une fois l'injection passée, mon agitation corporelle perdit de son ardeur, mes tremblements s'atténuèrent et mes paupières retrouvèrent leur mobilité. Ce repos soudain me reconfortait en un sens, mais il était également très inquiétant, car je n'en avais pas décidé ainsi ; mon cerveau semblait avoir perdu tout contrôle sur mon corps et mes gestes. Lorsque je fermai définitivement les yeux, j'eus une toute dernière pensée.

Non, je ne regrettais pas, elle l'avait bien mérité.

Isabelle St-Pierre, 5e secondaire

LA MYSTÉRIEUSE PYRAMIDE

V. 1520 av. J-C

Dans la pénombre, un jeune adolescent égyptien de quinze ans, caché derrière une pyramide, surprend une conversation entre adultes. Plusieurs hommes se disputent pour savoir lequel d'entre eux va percer le mystère de la plus haute pyramide d'Égypte et en dérober les plus précieuses antiquités de toute l'Égypte.

Le jeune homme de quinze ans est surpris par son grand frère de vingt-un ans, stupide et rancunier. Celui-ci juge son petit frère Amon, capable de pénétrer dans la plus somptueuse pyramide et d'y ressortir vivant, les mains pleines de trésors.

Amon est élu par les amis de son grand frère Esth, aussi abrutis que lui. Esth souhaite qu'il ne revienne pas, car il est jaloux de son intelligence, qui a permis à Amon de devenir domestique et conseiller de la jeune fille du grand pharaon dont Esth, est secrètement amoureux.

De plus, leur mère Isis qui porte le nom de la déesse de la maternité, préfère Amon aux deux autres de ses fils et lui apporte beaucoup d'attention.

L'aîné de la famille se fait toujours gronder quand son jeune frère fait des maladresses. De plus, Esth oblige quelques fois Amon à participer à des vols insignifiants, dont les conséquences lui retombent toujours sur la tête.

Esth avait lui aussi posé sa candidature pour servir la fille du grand pharaon Thouthmôsis, mais, malheureusement, le pharaon avait refusé cette offre, pour accepter celle de son jeune frère. Amon a un deuxième frère qui s'appelle Noun, âgé de dix-huit ans, qui l'avait accompagné à sa première journée avec la jeune héritière d'Égypte. Noun avait passé la journée à divertir la princesse dont il tombe lui aussi follement amoureux.

La jeune femme de dix-huit ans éprouve elle aussi des sentiments pour Noun et lui permet de revenir la voir avec son jeune frère.

Noun, découvre un jour que son aîné a un amour vaporeux pour la princesse, mais ça n'a aucune importance, car il croit que c'est lui seul qu'elle aime. Il se fait parfois un vilain plaisir de rappeler à son grand frère qu'elle est déjà prise par un autre prétendant. Toutefois, il ne lui dit pas que c'est lui le prétendant car il sait qu'Esth est un homme rancunier et qu'il pourrait user de la violence pour l'éliminer.

Esth s'est juré que, lorsqu'il va découvrir l'identité de celui qui lui a ravi le cœur de celle qu'il aime, il devra tuer ce rival.

Noun, prend toutes les précautions pour que son frère plus âgé ne le sache jamais et Amon est de son côté.

Noun, ce qui veut dire océan en Égyptien, souhaite bonne chance à son petit frère et lui remet le couteau de leur père qui a servi le tout premier pharaon avant sa mort.

-Je t'offre ce couteau qui te portera chance. Tu auras la protection des dieux tout au long de ton périple, lui dit son frère, avant de lui remettre l'arme qui ressemble à un sabre et de lui faire une dernière accolade.

L'adolescent s'engouffre à l'intérieur de l'immense pyramide, dans la plus grande noirceur, où on peut facilement se perdre et tourner en rond durant des heures, sans jamais retrouver son chemin.

Aussitôt, qu'il ne voit plus la silhouette de son frère cadet se détacher de la pénombre, Noun, va au temple de la ville nommé Pi Bastit, où il est né, pour y prier la déesse Bastet, la jolie femme à la tête de chat, la déesse de la famille et de l'amour, la plus aimée de tout le peuple. Il présente à la statuette de la déesse l'amulette qui la représente et lui demande de veiller sur son petit frère et de le ramener vivant à la fin de son aventure.

Hatchepsout, vient tous les soirs écouter les prières de son peuple derrière la statue de la femme-chat faite de mosaïques, car les dieux l'ont choisi elle, pour incarner la déesse Bastet ou Bastit et elle ne doit pas décevoir les dieux. La jeune femme écoute son amoureux avec attention. Lorsque que le jeune homme a fini sa prière, la fille de Thouthmôsis, part avec discrétion pour ne pas se faire voir et se dirige vers la haute pyramide d'Égypte où elle retrouve, endormi, le jeune frère de celui qu'elle aime. Elle dépose près de l'adolescent un peu de pain et un bol de riz.

La princesse se promet d'intervenir en sa faveur sous la forme de la femme-chat quand l'heure sera venue, où il implorera son aide pour réussir la dernière énigme qui lui sera présentée. Puis, elle le guidera jusqu'au trésor. Nombreux sont ceux qui ont perdu la vie à l'intérieur de ce grand tombeau parsemé d'embûches. Il faut posséder de grandes qualités pour pouvoir y pénétrer et de très grandes capacités de vouloir en ressortir.

Le lendemain matin, Noun, va retrouver la princesse et lui raconte ses inquiétudes. La fille du pharaon réussit à le rassurer en lui disant que sa forte croyance pour les dieux peut sauver son frère.

À son réveil, le soleil est bien haut dans le ciel, Amon, remarque le pain et la ration de riz que quelqu'un a déposé pour lui. Après s'être rassasié, il peut admirer les belles mosaïques à l'intérieur de l'immense pyramide.

Puis, le jeune homme marche longtemps, quand soudain trois chemins s'offrent à lui. Il faut qu'il fasse le bon choix.

Après une brève réflexion, il choisit de prendre le chemin du milieu.

Il marche encore quelques instants avant de croiser un sphinx qui lui barre sévèrement la route. Il doit répondre à la question que lui pose le sphinx. C'est le premier obstacle à franchir. La question dont il doit donner la bonne réponse est celle-ci: quelle est la longueur du Nil?

Heureusement que son frère de dix-huit ans lui avait parlé de l'histoire du Nil, car sinon il aurait fini dans la gueule du Sphinx. Les paroles de Noun, lui reviennent en mémoire. Il déclare fièrement la bonne réponse qui est 6 671 km.

-C'est exact, répond le Sphinx en lui cédant le passage et en s'inclinant avec respect devant le jeune garçon.

Aussitôt que l'adolescent reprend son chemin, il rencontre un faucon qui vient se poser à ses pieds.

Dès que l'oiseau pose les pattes sur le sol poussiéreux, il se métamorphose en homme-faucon.

- Le dieu du Soleil, s'écrie le jeune égyptien stupéfait de se retrouver en présence d'un dieu.

- Serais-tu capable de dire mon nom? demande l'homme à la tête de faucon, qui n'avait jamais vu un jeune mortel le défier.

- Vous êtes Horus, dieu du Soleil, dit l'adolescent sans hésitation.

- C'était trop facile! Qui ne connaît pas mon nom! Comme j'ai une cervelle d'oiseau!, se reproche Horus. En voici une seconde: est-ce que le soleil est une étoile?

Amon, réfléchit et dit: «Oui le soleil est une étoile».

-Bravo jeune homme! Une dernière question, si difficile que beaucoup ont péri parce qu'ils ignoraient la réponse: combien le ciel compte-t-il d'étoiles?, dit Horus.

L'adolescent réfléchit longuement à la question avant de répondre.

C'est peut-être une question piège, si je lui réponds des milliers il me dira sûrement qu'il y a en des milliards et si je lui déclare forfait il ne me laissera jamais partir pense le garçon. ”

L'oiseau à la tête d'homme commence à s'impatienter.

-Alors ça vient la réponse? lui dit Horus.

Je suis mieux de ne pas m'attarder à répondre, songe le jeune homme.

-Laissez-moi encore une minute de réflexion, l'implore Amon.

-C'est accordé, dit la drôle de créature en secouant la tête.

-Une minute s'est déjà écoulée et il vaut mieux pour toi que tu saches la réponse sinon tu verras le soleil de très proche comme tous les autres prétentieux qui croyaient tout connaître des astres célestes, le menace Horus.

-Les étoiles sont infinies, elles sont innombrables, on ne peut les compter, répond finalement l'adolescent.

-Ta réponse est exacte, jeune mortel. Il me semble que tu as une grande intelligence, comparé à bien d'autres. Me ferais tu l'honneur de me dire ton nom? lui demande Horus.

-Je me nomme Amon.

L'homme-faucon n'en croit pas ses oreilles puisque le jeune homme porte le même nom que lui et qu'il évoque la force, la protection et la création.

L'adolescent suit l'homme à la tête de faucon jusqu'à l'extérieur de la pyramide, où se reproduit un phénomène surnaturel: Horus, impose les mains au-dessus de sa tête, le jour disparaît sous les yeux émerveillés du jeune garçon et apparaît la nuit avec le ciel étoilé. L'adolescent comprend qu'il est un être privilégié. De son auriculaire, il pointe toutes les constellations, qui à son grand étonnement s'animent pour créer une figure. Le dieu Horus a usé de sa magie pour impressionner le jeune mortel. Quand l'adolescent a nommé la dernière constellation du ciel, Horus lui demande de grimper sur son dos. Le dieu du Soleil se métamorphose en faucon et le jeune égyptien effleure du bout des doigts les étoiles.

Ensuite, le dieu égyptien se pose délicatement sur le sol, pendant que le ciel nocturne s'évapore comme une bouffée de vent et le jour refait son apparition. Avant de s'envoler à nouveau, l'homme à la tête de faucon recommande au jeune homme de prendre son couteau s'il choisit d'emprunter le premier chemin, qui le mènera sans doute au trésor.

- Tu en auras bien besoin pour affronter ce qu'il y a à venir, lui dit Horus.

Lorsqu'Amon se retrouve seul, il rentre de nouveau à l'intérieur de la grotte et, curieux, il prend le chemin de droite qui s'offre à lui. Comme Horus l'avait prévenu le jeune homme se met sur ses gardes, il empoigne son couteau de la main droite et attend dans l'obscurité que quelque chose se passe, mais rien ne se produit.

Le garçon devient de plus en plus nerveux. Alors qu'il s'apprête à baiser sa garde, quelque chose passe près de lui, comme un coup de vent.

-Qui êtes-vous? dit-il en essayant de garder son calme.

La chose, la bête ou une ombre vient le frôler une seconde fois.

-Montrez-vous!, lui ordonne-t-il.

Une lumière étincelante jaillit de nulle part et s'infiltré dans la terre. Une étendue d'eau apparaît et une créature d'apparence humaine, avec une tête de lionne, s'abreuve dans l'étendue d'eau.

-Vous êtes la déesse Lionnel, déclare l'adolescent.

La femme-lionne redresse la tête et dit oui. Elle ajoute: « Si tu réussis à m'affronter, tu passeras à la dernière épreuve, puis tu trouveras le trésor que tu cherches ».

La déesse se transforme en lionne et traverse l'étendue d'eau qui s'assèche sous ses pattes.

La lionne tourne autour de sa proie et commence le combat contre l'adolescent.

Entre temps, le frère aîné de la famille est élu domestique de l'épouse du pharaon. La femme du grand pharaon demande à celui-ci d'aller voir ce que fait sa fille.

C'est ainsi qu'Esth découvre la princesse, nue entre les couvertures, serrée contre le corps d'un jeune homme.

-Je n'en crois pas mes yeux, ce n'est pas vrai!, c'est mon frère Noun!

La rage lui transperce le cœur. L'homme de vingt-un ans libère des mots de frustration sans se rendre compte que la mère de la jeune femme est entrée dans la pièce. Scandalisée, elle ne dit rien et va aussitôt rejoindre son époux pour le mettre au courant de ce scandale.

-C'est un outrage à toute l'Égypte, un déshonneur, ma fille unique est promise à Thouthmôsis II, mais horreur on la retrouve dans les bras d'un paysan! Je veux cet homme au cachot, il sera décapité dès demain. Pour ce qui est de ma fille, je veux qu'elle soit sévèrement punie. On lui tranchera un bras, gronde le Pharaon qui ne se possède plus.

-Reviens sur ta décision au sujet de notre fille, supplie son épouse.

-Elle sera enfermée dans sa chambre avec des barreaux aux fenêtres et elle n'en sortira pas, tant que je n'aurai pas tué cette pourriture de paysan, s'écrie le pharaon.

-Allez dans la chambre de ma fille, attrapez-moi le paysan qui s'y trouve et jetez-le au cachot!

Le pharaon se dirige à son tour à la chambre de sa fille et, sans entrer, il verrouille la porte à l'aide d'un cadenas.

-Tu n'es pas prête d'en ressortir, lui dit son père.

La jeune femme éclate en sanglots, mais ne se résigne pas à trouver une solution pour s'opposer à son père pour sauver son bel amour.

Elle réfléchit jusqu'à la tombée de la nuit. Elle remarque que les barreaux de fer à sa fenêtre sont assez espacés pour s'échapper. Elle se métamorphose en chatte, saute par la fenêtre et retombe sur ses pattes.

Rendue au cachot de son amoureux, elle se faufile facilement entre les barreaux de la cellule et va se frôler contre les jambes de son bien-aimé en se mettant à miauler. Noun, est surpris et à la

fois heureux d'avoir la compagnie d'une chatte, en ce moment critique de sa vie. La petite bête rayée le regarde avec ses jolis yeux verts ensorceleurs tout en miaulant, comme si elle voulait lui dire quelque chose d'humain et gratte de ses pattes avant les briques du mur du cachot. Le jeune homme se rapproche de cette partie du mur et fixe les pierres à la recherche d'un passage secret. Il tapote de la main les briques, qui, incroyablement, s'effritent sous ses doigts, en faisant un trou assez grand pour qu'il puisse s'y introduire. Il descend les escaliers qui les mènent, lui et la chatte, au dehors. Noun, constate que la chatte a des pouvoirs qui lui ont permis de s'échapper et la caresse en la remerciant. Après avoir laissé échapper quelques ronronnements, la petite chatte se dirige à la grande pyramide, suivie de son amoureux.

Ayant une vue très développée dans le noir, la jeune féline rejoint Amon, qui, très intrépide, a évité les crocs et les coups de griffes de la lionne déchaînée, qu'il a réussi à vaincre. Le corps de la pauvre bête gît sur le sol pendant que la déesse Bastit fait naître la noirceur pour prendre sa forme de femme-chatte.

S'attendant à une autre attaque le jeune adolescent s'empare de son couteau.

- Qui est-là ? demande celui-ci.

- C'est moi, lui dit Noun.

Amon, rassuré reconnaît la voix de son grand frère.

La femme à la tête de chat se rapproche d'Amon et lui enlève le couteau des mains, qu'elle jette par terre. Puis elle s'éloigne un peu pour faire jaillir de la lumière.

-Je suis la déesse Bastit, se présente-t-elle.

Puis la déesse enchaîne: «Si tu réussis à trouver mon apparence animale et à t'approcher de moi, je te conduirai à ton trésor. Regarde bien mon visage», dit-elle, en s'adressant à Amon.

Amon et Noun fixent les yeux verts qu'ils reconnaissent : ce sont ceux de la princesse.

Après le bref moment, qu'elle leur accorde pour la dévisager la déesse Bastit fait apparaître le noir, pour lui permettre de se métamorphoser en chatte. Lorsque sa transformation est terminée, un nouveau décor s'ouvre, sous les yeux épatés des deux jeunes hommes. Plusieurs marches longent la pyramide sur lesquelles des vases en mosaïques sont posés. Le sol est recouvert de chats qui grouillent de partout.

Amon, tente désespérément de repérer une chatte aux yeux verts. Lorsqu'il croit avoir repéré la déesse sous sa forme de chatte, près d'un vase, et qu'il tente de s'en approcher, plusieurs chats viennent le voir en miaulant et en lui frôlant les jambes à chacun de ses pas. Ce qui ne l'empêche pas de progresser. Lorsque les félins comprennent qu'Amon, se rapproche de plus en plus de la déesse, ils se mettent à le griffer et à le mordre pour l'empêcher d'avancer davantage, mais rien ne peut l'arrêter.

Le garçon Égyptien prend dans ses bras la chatte qu'il avait repérée et la regarde droit dans les yeux. Celle-ci lui fait un clin d'œil, signe qu'il a passé toutes les épreuves. La princesse n'en pouvant plus d'être une chatte dévoile sa forme naturelle à son bien-aimé et c'est ainsi qu'elle guide les deux jeunes hommes jusqu'au site des plus beaux trésors et d'antiquités. Noun et Amon décident de prendre chacun un objet de richesse en proposant à la princesse de les suivre.

- Malheureusement, je dois me rendre à ma chambre, sinon les serviteurs de mon père vont vous rechercher pour vous tuer.

Amon et Nouan rejoignent leur mère et ils quittent l'Égypte avant la tombée de l'aurore, laissant derrière eux une princesse au cœur brisé.

Katy Marceau

L'OISEAU FRAGILE

Je suis un oiseau fragile,
À la fois craintif mais docile.
Volant d'une manière malhabile,
On m'approche et je file

Il fait nuit
Alors, je reste seule dans mon nid.
Pour chasser mon ennui,
Je chante et pousse de petits cris.

Perchée sur une branche,
La porte de mon cœur se clenche.
Celle-ci tombe comme l'avalanche.
Mon corps désarmé se penche.

J'aimerais voler de mes propres ailes
Pour monter très haut dans le ciel;
Mais je ne suis qu'une jeune pucelle.
J'ai peur de m'écraser sans un être fidèle.

Je suis un oiseau blessé,
À moitié dévoré
Par une vie trop vite passée.
Je suis désemparée.

J'attends quelqu'un pour me sauver,
Une personne qui pourrait m'appivoiser.
Je resterais à ses côtés
Et je lui appartiendrais pour l'éternité.

Audrey Marceau

LA TEMPÊTE

Allégorie

Entre le calme et la tempête
J'ai des idées plein la tête
Entre le calme et la tempête
J'aimerais que le temps s'arrête

Je crains l'orage qui pointe à l'horizon
Il risque de tout emporter
Me prenant mes espoirs et mes illusions
Ainsi que toutes mes raisons d'avancer

La tempête a été rude
Elle a tout ravagé
Il ne me reste que ma solitude
Pour consoler mon cœur brisé

Pierre Cyr

SI J'ÉTAIS

Poème à partir du portrait chinois

Si j'étais une couleur, je serais l'orangé
Pour rappeler la chaleur du soleil et du feu
Pour l'étincelle ardente qui brille dans tes yeux
Pour mon cœur glacé que tu as enflammé

Si j'étais un astre, je serais la lune
Pour régner parmi les étoiles dans le ciel nocturne
Pour contrôler les vagues et les marées
Pour que chaque nuit tu puisses me contempler

Si j'étais, je serais mais je ne suis que moi
Au travers de ma plume, mes pensées vont vers toi.

Pierre Cyr

PUBLICATIONS DES AUTEURS MARIVERAINS

2002 à 2010

Michel Jacques	➤ Mémoires d'été et d'automne	2002
	➤ Les mots se défilent	2005
Michel Desmarais et Marie Turmel	➤ Les mille murmures	2002
Ville de Sainte-Marie	➤ Un présent du passé	2003
Jean-Nicholas Vachon	➤ L'archipel des sorcières	2004
Marcel Marcoux et Réal Giguère	➤ Répertoire des décès et sépultures	2005
	➤ Répertoire des mariages	2006
Club mariverain de Généalogie	➤ Répertoires des naissances	2006
Fernande Jacques	➤ Ancêtres de Narcisse Jacques et ses descendants	2004
Salim Karsh	➤ Mémoires d'un beauceron venu d'ailleurs	2005
	➤ Salim se dévoile	2007
Emery Marcoux	➤ Le temps, l'espace et moi	2005
Raymond Beudet	➤ 29, rue des Remparts	2005
	➤ Dans un mois, dans un an	2008
Diane Faucher-Jacques	➤ Nous les Pierrette	2006
Claude et Diane Jacques	➤ Ancêtres et descendants d'Ernest Jacques	2006
Audrey Marceau	➤ Les Paladins de l'orage	2006
Katy Marceau	➤ La Prédiction de la voyante	2006
	➤ La nouvelle résolution des chats	2008
	➤ Baie le poulain sauvage	2008
Louiselle Lagrange	➤ Ouverture d'une fenêtre sur ma vie	2006
Madeleine Drouin	➤ Faites que mes parents meurent	2006
Yolande St-Hilaire	➤ À cœur ouvert	2006
	➤ Le Père Noël raconte	2009
Stella Talbot	➤ Mon passé empreint de beaux souvenirs	2006
Jean-Marc Labbé	➤ Si vieillesse savait	2007

Colette Marcoux	➤ La Sécheresse	2007
	➤ Moi, la guitare blessée	2009
Jeannine D. Vallée	➤ Le jardin de mes souvenirs	2008
Jean-Robert Pelchat	➤ Généalogie des Pelchat	2008
Lisette Nadeau Vachon	➤ Valeurs non monnayables	2008
Denise T. Grenier	➤ La sacrée chaise	2008
Marcel Marcoux	➤ Le patrimoine scolaire de Sainte-Marie	2008
Annie Drouin	➤ Du haut de la falaise	2009
Joanne Perreault	➤ Le cri d'une chamane	2009
Ville de Sainte-Marie	➤ Écrits mariverains	2002 à 2010
Thomas Fecteau et Françoise Gaudreau	➤ Au-delà du 40 ^e parallèle	2010
Michel Jacques, Marylène Faucher, Martine Chassé, Guylaine Jacques, Julie Morin, Gaétane Boucher	➤ Carnets de la Beauce	2010
Annie Drouin	➤ Désastre en Hollande	2010
Michel Jacques	➤ Juste pour moi	2010
Yolande St-Hilaire	➤ Grand-maman raconte	2010
	➤ Écoute mon coeur	